

Le Père Lagrange au service de la Bible. Souvenirs personnels

Préface

par Pierre Benoit (1906-1987), exégète et théologien.
Directeur de l'École biblique et archéologique de Jérusalem (1964-1972)



En mars 1926, quand il avait soixante et onze ans, le P. Lagrange a mis par écrit ses souvenirs sur la fondation de l'École biblique. Quatre ans plus tard, en octobre 1930, il a joint à ce manuscrit une sorte d'introduction où il raconte ses années d'enfance. De 1932 à 1936, il a revu ces textes, les complétant par quelques additions. Il est mort en 1938.

Ce sont ces textes¹ que nous offrons aujourd'hui au public, et dans l'ordre où ils ont été composés, qui répond mieux à leur genèse et à leur importance respective. Les souvenirs de jeunesse, outre le charme de leur fraîcheur et de leur sincérité, ont l'intérêt d'éclairer la vie adulte qu'ils annoncent ; mais c'est évidemment celle-ci qui importe le plus et qu'il convenait de mettre en évidence en y introduisant d'emblée le lecteur.

Dès les premières lignes de son texte de 1926, le P. Lagrange se défend de songer à écrire des *Mémoires* : il veut seulement expliquer à ses frères, et « à eux seuls », quelles ont été ses intentions dans le combat qu'il a mené. Ses disciples ont respecté durant trente ans cette consigne de discrétion. Puis après une telle période d'opportun silence, il leur a paru que le moment était venu de rendre public ce témoignage ; la consultation d'amis, intéressés au premier chef, les a confirmés dans ce sentiment. La vie et l'œuvre du P. Lagrange se sont profondément insérées dans la vie de l'Église. Avec le recul des années, elles sont devenues une page de son histoire. Cette page, il importe de la relire – ou pour les plus jeunes de la lire –, afin d'en recueillir les leçons. La crise de croissance qu'a traversée la foi des catholiques au temps du P. Lagrange en préparait d'autres que nous vivons aujourd'hui. Mieux connaître celle-là aidera à mieux se diriger dans celles-ci ; et il sera bon d'entendre là-dessus un homme qui, en offrant un témoignage, fournit en fait un exemple.

Bien des travaux ont été déjà publiés sur la crise moderniste. Le P. Lagrange lui-même a consacré un livre à ce sujet : *M. Loisy et le modernisme* (Les Éditions du Cerf, 1932). Le texte que nous publions ici – et dont il a repris quelques passages dans ce livre – ne prétend pas retracer une histoire complète des événements, ni tenter une analyse de ce que fut cette crise. Son intention est à la fois plus modeste et plus précise : c'est un témoignage personnel, et là est son prix. Étroitement mêlé aux débats qui se produisirent alors, placé même en leur centre par ses travaux et les attaques dont ils furent l'objet, le P. Lagrange raconte au jour le jour ce que fut son effort, et celui de l'École qu'il avait fondée. Témoignage limité mais d'importance exceptionnelle à cause de la personnalité du témoin. Les historiens trouveront à y glaner mainte information de première main qui complétera leurs connaissances. Les lecteurs moins spécialisés y apprendront, à travers la pensée et le cœur d'un des principaux acteurs, ce que furent ces années d'épreuve où l'intelligence croyante de la Bible, un moment

¹ *Le Père Lagrange au service de la Bible. Souvenirs personnels*. Les Éditions du Cerf. Paris. 1967. 381 p.

² Cf. *L'Œuvre exégétique et historique du R.P. Lagrange*. Cahiers de la Nouvelle Journée », 28, Bloud et Gay,

désarçonnée par l'irruption d'une critique rationaliste sans contrôle, se trouva renouvelée, approfondie, purifiée par la pratique d'une critique à la fois scientifique et prudente qui lui apprit à lire le Livre saint tel que Dieu l'a confié à l'Église : œuvre des hommes, avec les limites, les imperfections, les contingences que cela comporte, et en même temps œuvre de Dieu où la vérité absolue se révèle de façon certaine aux regards de la foi.

Je n'ai pas à redire ici ce que fut la pensée exégétique et théologique du P. Lagrange. Toute son œuvre en témoigne, et plus d'un travail récent en a tenté l'esquisse². Aussi bien les souvenirs qu'il nous livre ici sont-ils d'un autre ordre. Ils retracent sous nos yeux le cadre vivant et les péripéties journalières où cette pensée s'est mûrie et exprimée. Ils nous font entrer dans l'atelier où l'ouvrier a produit son ouvrage, ce couvent de Saint-Étienne qu'il a contribué à construire, cette École biblique qu'il y a établie et où il a formé des disciples pour seconder et prolonger son effort. On y voit se développer au long des ans une carrière à la fois agitée et profondément calme. Agitée par les invitations, ou les attaques, venues du dehors, qui provoquent des réponses urgentes et de fréquents voyages ; mais aussi profondément calme, dans le labeur assidu qui ne cesse d'allonger et d'approfondir ses sillons. Les déplacements en Europe, requis par des sollicitations ou des dangers immédiats, alternent avec des explorations archéologiques et épigraphiques à travers la Terre sainte et les pays voisins. À peine rentré d'un voyage fatigant, parfois traversé de maladie, le savant se remet avec ardeur à son travail de recherche. À peine sorti d'une chaude alerte, où il a dû répondre aux accusations de ses adversaires, il entreprend avec passion l'étude d'un nouveau sujet ou le commentaire d'un nouveau livre biblique.

De ce spectacle quotidien qu'il nous offre de son combat, se dégagent, sans qu'il le veuille, les traits d'une personnalité puissante et singulièrement attachante.

D'abord cette intelligence pénétrante et d'une loyauté exigeante, passionnée de vérité, qui ne se contente pas d'à-peu-près ni d'opinions toutes faites, mais veut sans cesse aller voir par elle-même. Que de fois ses disciples ont entendu son appel à retourner aux sources ! C'est ce souci de bases solides et contrôlées qui explique son enthousiasme pour l'étude de la Bible dans son milieu d'origine : « Cette union du document et du monument est la plus féconde des méthodes » (p. 36). N'est-ce pas l'expérience saisissante du Sinaï qui a donné le branle à ses réflexions sur la présentation de la vérité dans la Bible (pp. 54-56) ?

Car sa soif de connaître n'a rien d'une curiosité profane. Il admire certes les classiques, dont ses maîtres d'Autun lui ont donné le goût, et il aimera en relire des pages avec ses jeunes frères sous les pins de Saint-Étienne. Mais c'est la Bible qui attire par-dessus tout son âme religieuse. Ce « goût passionné pour la parole de Dieu » qu'il a reçu au séminaire d'Issy (p. 29) et qu'ont développé ses supérieurs dominicains (*Enfance*, 282 s.) sera le ressort et comme le secret de toute sa vie : mieux comprendre cette Parole divine, et mieux en vivre.

Le mieux comprendre, mais pour la faire mieux comprendre aux autres. Le souci apostolique est encore un trait frappant de sa physionomie religieuse. Attiré au sacerdoce dès son enfance, il veut devenir prêtre et il se fait dominicain pour travailler au salut de ses frères. Il m'a parlé un jour du plan de campagne dont il avait convenu avec deux de ses amis au séminaire d'Issy pour répartir leur ambition commune de servir l'Église sur les terrains de lutte les plus actuels : l'abbé Gayraud s'adonnerait aux problèmes sociaux et politiques ;

² Cf. *L'Œuvre exégétique et historique du R.P. Lagrange*. Cahiers de la Nouvelle Journée », 28, Bloud et Gay, Paris, 1935 ; L.-H. VINCENT, O.P., Le Père Lagrange, dans la *Revue biblique*, XLVII, 1938, pp. 321-354 ; F.-M. BRAUN, O.P., *L'Œuvre du Père Lagrange*, Étude et bibliographie, Éditions Saint-Paul, Fribourg en Suisse, 1943 ; P. BENOIT, O.P., L'Exégèse et l'École biblique de Jérusalem, dans *Ecclesia, Lectures chrétiennes*, avril 1965, pp. 129-136 ; R. de VAUX, O.P., *Introduction à la réédition de La Méthode historique*, Éditions du Cerf, Paris, 1966, pp. 4-22.

l'abbé Batiffol se consacrerait aux études historiques ; quant à l'abbé Lagrange, il choisissait la Bible. Sa clairvoyance lui montrait déjà que c'était là un des domaines où l'Église avait le plus besoin d'être soutenue et aidée. Durant toute sa vie, il est resté fidèle à ce propos, et ceux qui l'ont connu peuvent confirmer ce que laissent entrevoir ses « souvenirs » : il n'a étudié, il n'a enseigné, il n'a écrit, il n'a lutté que pour protéger la foi menacée de ses frères ou pour amener à la foi ceux qui en étaient éloignés.

La foi ! C'est peut-être le trait le plus profond de son âme. Cette foi, qu'il avait reçue de parents vénérés, et qu'il a toujours conservée à travers les périls de la jeunesse, il y a puisé son zèle pour la Parole de Dieu et pour le salut d'autrui. Ceux qui l'ont soupçonné de n'avoir plus la foi et d'en saper sournoisement les fondements, ne l'ont vraiment pas connu, ni compris. Peut-être le jugeaient-ils d'après leur propre foi, mal éclairée et donc fragile. La sienne, robuste et exigeante, ne pouvait s'épanouir qu'en pleine clarté : regarder en face les problèmes qu'elle pose, puis faire à Dieu et à sa Parole l'hommage d'une soumission d'autant plus pure qu'elle est plus avertie. Pour lui, il n'y allait pas seulement du bien de la raison qu'il ne faut pas accabler d'un fardeau trop lourd à porter (saint Matthieu, 23, 4), il y allait de l'honneur même de Dieu, qui respecte assez l'homme pour n'accepter de lui qu'un abandon intelligent.

Critique et croyant, le P. Lagrange fut toujours soucieux de rectitude théologique. Il était fier de n'avoir pu être mis en défaut sur ce point. Je me le rappelle m'introduisant pour la première fois dans la bibliothèque de l'École biblique et m'y disant devant les rayons chargés des œuvres de saint Thomas et de ses commentateurs : « On a pu m'attaquer sur mes opinions critiques ; on ne m'a jamais reproché une faute de théologie. »

Sa foi aussi ardente qu'éclairée explique sa soumission toujours loyale au Magistère de l'Église. À cette Église « qu'il aurait voulu servir », comme il l'a écrit humblement sur son image mortuaire, il a toujours voué l'attachement passionné d'un fils docile. Alors même qu'il menait hardiment des manœuvres d'avant-garde pour tenter de faire avancer l'enseignement traditionnel, il ne cessait d'écouter les directives du Siège apostolique, pour être assuré de ne pas « courir en vain » (épître aux Galates, 2, 2). Et ses gestes de soumission et d'obéissance étaient aussi sincères que l'avaient été ses tentatives de progrès critique³.

S'il s'est montré si vraiment docile au Chef de l'Église, et à ses propres supérieurs religieux, c'est qu'il était profondément humble. Ce trait qui a frappé tous ceux qui l'ont fréquenté est illustré à maintes reprises dans les pages qui vont suivre. Soit qu'il juge sévèrement ses années de jeunesse, dont la moisson fut pourtant si belle, soit qu'il s'attribue une mollesse de caractère que semblent bien démentir toute son œuvre et l'énergie qu'elle a exigée, ce ne sont là nullement les expressions affectées d'une fausse modestie. Il avait réellement conscience des limites qui l'empêchaient d'être pleinement compétent dans les domaines qu'il devait aborder, et il se réjouissait sincèrement de voir ses disciples devenir « ses maîtres ». Ne me disait-il pas un jour : « J'ai dû faire front de tous les côtés à la fois, c'est pourquoi je n'ai rien fait d'achevé » ? Humilité trop modeste, assurément, mais d'où procédaient cette discrétion, cette délicatesse, ce respect des personnes qui rendaient son commerce si attachant.

Foi affamée de vérité, zèle apostolique, humilité, obéissance, tout cela s'alimentait dans une vie de prière intense. Les exigences d'une critique incisive s'alliaient chez lui en parfaite harmonie avec une piété simple, douce et confiante. Dans les moments de crise ou de désarroi, c'est à la prière qu'il recourt, et il y trouve paix et lumière. Sa dévotion à Marie, dont il évoque volontiers les fêtes à chaque tournant important de sa vie, est une manifestation frappante de cette piété d'enfant, qui semblerait même puérile si elle n'était associée chez lui à une foi très adulte, dans un bel équilibre qui fait toute la richesse de son âme.

³ Noter la très belle page (dans ce livre pp. 82-84), où on le voit choisir courageusement la route difficile, prendre ses responsabilités, et amener ses supérieurs à prendre les leurs.

Les pages qu'on va lire frappent par leur accent de sincérité. Parfois vives et passionnées, elles restent toujours dignes, d'une dignité où le souci de vérité tempéré par la charité ne s'abaisse jamais à la basse polémique. D'autre part, elles sont écrites de cette plume familière aux lecteurs du P. Lagrange, alerte et rapide jusqu'à l'ellipse, où la vivacité du style, frisant parfois l'incorrection, est abondamment compensée par une concision, une justesse de touche, un bonheur d'expression, qui servent puissamment la pensée.

Pour ces raisons de fond et de forme, il convenait de ne rien changer à la rédaction originale. C'est le texte même du P. Lagrange qui est reproduit ici sans retouche ni coupure ni complément, avec les notes et les pièces justificatives qu'il a prévues. Nous nous sommes seulement permis d'ajouter quelques notes brèves devenues nécessaires pour éclairer le lecteur sur des personnages ou des événements aujourd'hui lointains. Ces notes se distinguent aisément de celles du P. Lagrange : par leur mise entre crochets lorsqu'elles s'ajoutent aux siennes, par un appel de note alphabétique quand elles sont entièrement nouvelles. Les titres et les sous-titres sont de l'éditeur ; lorsque le P. Lagrange a lui-même qualifié une année – telle « l'année terrible » pour 1912 – l'expression a été conservée.

Les ossements du P. Lagrange, qui reposaient depuis 1938 dans le cimetière de Saint-Maximin, viennent d'être ramenés à Saint-Étienne de Jérusalem, où ils ont été ensevelis au centre de l'École qu'il a fondée. Professeurs, étudiants, pèlerins, priant près de sa tombe, demandent à Dieu de leur accorder un peu de son esprit. Puisse la publication de ces souvenirs raviver la flamme du témoignage qu'il a si vaillamment porté, et procurer à des générations plus jeunes lumière de l'esprit et chaleur du cœur pour triompher elles aussi des crises qu'elles connaissent à leur tour.

Jérusalem, le 8 mai 1967

Pierre BENOIT, o. p.
*Directeur de l'École biblique
et archéologique française*